

L'EUROPE A BEAUCOUP DE CHOSSES À SE REPROCHER/ MÊME SI L'ON COMPARE AVEC LES CRIMES ACTUELS DE DAECH, LA DIFFÉRENCE EST DE TAILLE/ LES VICTIMES DES CRIMES DE L'EUROPE ET DE L'AMÉRIQUE SE COMPTENT PAR MILLIONS/ PLUSIEURS PEUPLES ONT PAYÉ LE PRIX FORT COMME LES INDIENS D'AMÉRIQUE/ IL FAUT AVOIR EN TÊTE CES FAITS D'HISTOIRE...

À VRAI DIRE

ANOUAR BENMALEK ÉCRIVAIN ALGÉRIEN

«Si j'avais été Herero...»

Dans les bas-fonds de l'Histoire avec un roman lourd de sens.

PAR FAYÇAL MÉTAOUI

Votre dernier roman, *Fils du Shéol*, revient sur une période noire de l'histoire de l'Europe : le nazisme et le colonialisme en Afrique. Pourquoi ?

J'ai en tête ce sujet depuis longtemps, mais je n'osais pas l'écrire parce que je ne me trouvais pas encore la légitimité de le faire. Je suis d'un continent, l'Afrique, qui n'a pas de lien direct avec le génocide des Juifs et celui des Tziganes (ndlr : considérés comme des êtres humains de race inférieure, les Tziganes ont été également exterminés dans des camps de concentration comme Auschwitz). Les Tziganes sont souvent oubliés lorsqu'on parle de la Seconde Guerre mondiale. Une fois le problème de légitimité personnelle résolu, je suis passé à l'écriture du roman. En fait, c'est le hasard qui a décidé de cette «auto-légitimité».

Comment ça ?

En découvrant que le père de Heinrich Ernest Göring, père de Hermann Göring, personnage hitlérien important, était le premier gouverneur de ce qui allait devenir dans les années 1980 la Namibie (sud-ouest de l'Afrique). Les Allemands avaient des colonies en Afrique où ils avaient été d'une extrême violence en Tanzanie, au Cameroun. Et il y a eu un génocide, un vrai, pas dans le sens de l'exagération langagière lorsqu'on parle de massacre, mais dans le sens onusien. C'est dire une décision d'exterminer un peuple, suivie

de sa mise en application. Ce qui m'a décidé à écrire le roman c'était de découvrir aussi que ce génocide était inconnu par les premiers intéressés, les Africains. J'ai posé la question autour de moi : «Avez-vous entendu parler du génocide des Hereros ?». On me répondait : «Mais qui sont-ils ?» ! (ndlr : à partir de 1904 et durant une année, le général allemand Lothar Von Trotha avait ordonné le massacre des Hereros et des Namas. Les historiens parlent de 85 000 morts). Du point de vue de la structure, j'ai décidé de partir du génocide des Juifs et des Tziganes pour remonter à l'origine des génocides du XX^e siècle. L'Allemagne du II^e Reich, celui du Kaiser Guillaume, s'est rendue coupable du génocide des Hereros. Donc, ce massacre a été exécuté comme si les Allemands avait fait «un brouillon» en Namibie avant le massacre industriel des Juifs et des Tziganes à partir de 1939. Il est étonnant de découvrir que les personnages qui avaient fait «leurs premières armes» en Namibie allaient trouver leur place «naturellement» dans la machine génocidaire nazie. Les premières expériences sur les prisonniers ont eu lieu dans des camps de concentration.

Donc, tout était préparé ?

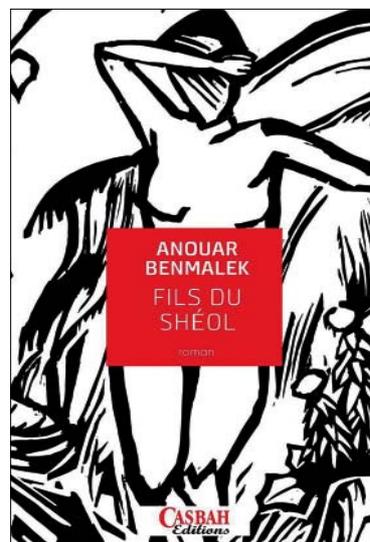
L'espace vital est une expression qui remonte au XIX^e siècle en Allemagne. Il y avait donc une préparation psychologique. Je pense que les Allemands s'étaient rendu compte qu'ils pouvaient avoir «un génocide réussi». Celui des Hereros est le parfait exemple puisque 80% des autochtones ont été tués. Il n'y a jamais eu d'opprobre ni de condamnation pour ces faits criminels. Il n'y a pas eu de procès de Nuremberg pour les auteurs du massacre des Hereros. Ce n'est que tout récemment, en juillet 2015, que les Allemands ont reconnu le massacre des Hereros. Ce qui est choquant, c'est qu'en Europe, en France notamment, un seul journal a rapporté l'information sur cette reconnaissance (ndlr : *Le Monde*). En Afrique, aucun journal ne s'est intéressé à cet événement, comme si le massacre des Africains n'avait pas d'importance aux yeux des Africains eux-mêmes. Ce complexe extrêmement intériorisé chez les Africains me sidère encore !

Votre personnage principal est un jeune garçon, Karl. N'est-il pas difficile de raconter l'histoire à travers le regard d'un enfant ?

Je voulais que le lecteur s'identifie le plus avec le destin des personnages. Et quoi de plus terrible que le destin d'un enfant ? Je voulais que le lecteur abandonne l'idée préconçue sur la distance entre lui et le personnage parce qu'il serait d'une autre religion. Il n'y a pas de religion lorsqu'on est un enfant. J'ai donc pris l'être le plus fragile pour décrire l'horreur de la situation et imposer l'identification avec le personnage. C'est pour cette raison que j'ai décidé de faire vivre l'enfant après la mort dans le Shéol (Karl a été gazé en Pologne en 1943 avec d'autres Juifs d'Allemagne). Je ne voulais plus le quitter. Je voulais qu'il fasse l'écriture du roman avec moi jusqu'au bout. Sinon le livre serait insupportable. Vous commencez avec le génocide des Juifs et des Tziganes pour terminer avec celui des Hereros, alors que vous croyez que vous allez vous éloigner du mal. En réalité, vous quittez un mal pour vous rapprocher d'un autre aussi apocalyptique. Dans les deux cas, il s'agit de destruction de peuples. Pour le cas des Hereros, le crime s'est ajouté à l'ignorance et au manque de mémoire.

Le génocide des Hereros est donc un épisode oublié de l'histoire africaine...

Il y a un manque de mémoire. Il y a cinq ans, j'ignorais complètement l'existence de ce massacre. Tentant de répondre à la question : «Qu'aurais-je fais si ?», je me rends compte que si j'avais été Herero, les criminels de l'époque auraient totalement gagné. Non seulement ils m'auraient tué avec ma famille, mais gagné sur le plan de la mémoire. Personne ne se serait rappelé de moi ni des souffrances de mon peuple. En mettant un enfant, on capte l'attention du lecteur, on l'entraîne dans l'identification quels que soient le pays, la religion ou le système



philosophique auquel on appartient. L'enfant nous rassemble tous en fait.

Dans ce train qui mène Karl et d'autres vers les camps de la mort, il y a une petite histoire d'amour, la rencontre avec Helena. Comme si la vie continuait malgré tout...

Il fallait absolument des moments de respiration. Ces moments seront offerts par les trois histoires d'amour qui structurent le roman. Sans cela, le livre serait épouvantable à lire. L'amour entre Karl et Helena. Puis l'amour entre le père et la mère qui signifie qu'il y a eu des moments de victoire contre le crime, contre la chambre à gaz. Les nazis ont obligé des déportés (ndlr : mis dans des unités de travail appelées Sonderkommandos) à brûler leurs proches avant de subir eux-mêmes le même sort... L'amour du grand-père herero suggère l'idée que les Hereros sont des gens comme les autres, comme nous. Cela me paraît banal de le dire, mais je sens que ce n'est pas le cas, même en Algérie et en Afrique. Les gens sont plus sensibles à ce qui se passe en Europe qu'à ce qui se déroule dans leur continent, aux malheurs de l'Afrique. Dans le monde arabe, les journalistes m'interrogent sur la Shoah mais oublient complètement que j'évoque le génocide des Hereros aussi. Les deux génocides sont importants, juste que l'un est plus connu que l'autre. Je tente de ramener le génocide des Hereros à la dignité de la lumière en le mettant au même plan que le massacre des Juifs et des Tziganes et sans faire de concurrence mémorielle. Il n'y a pas plus ignoble que la concurrence mémorielle, c'est une manière indigne de refuser l'égalité des êtres humains. Le génocide des Juifs et des Tziganes a une autre signification : c'est la confrontation de la civilisation la plus haute avec la barbarie la plus haute. Les deux coexistent dans le même pays. Au-delà de cette spécificité, toutes les souffrances, tous les massacres sont égaux. Mourir d'asphyxie, de faim ou de soif est exactement pareil pour l'être qui subit cela.

A un moment, Karl s'échappe du wagon par une petite fenêtre. Mais, il est revient pour continuer le voyage vers la mort. N'échappe-t-on pas à son destin ?

Il y a une chose que j'ai longuement étudiée. Les déportés n'ont à aucun moment imaginé qu'un tel sort les attendait. Ils étaient déplacés comme des milliers d'autres prisonniers. A l'époque, les déportations étaient fréquentes. Les nazis ont déporté des milliers de Soviétiques prisonniers. Karl revient au wagon parce qu'on lui a dit «honte à toi» en raison de son manque de solidarité.

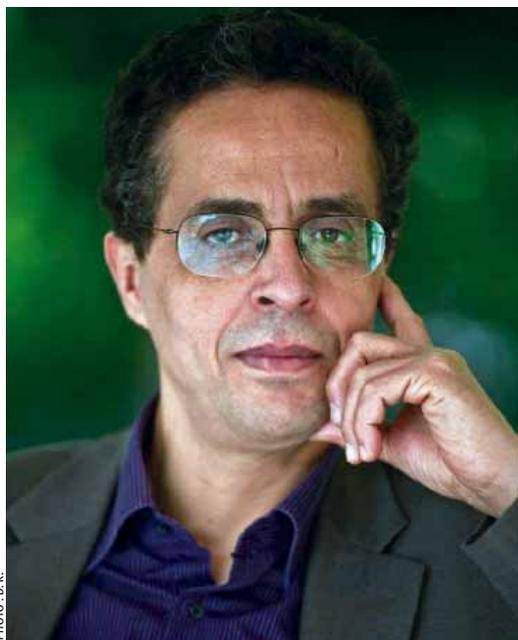


PHOTO : D. R.

REPÈRES

Anouar Benmalek était au 20^e Salon international du livre d'Alger (SILA), qui s'est déroulé du 29 octobre au 7 novembre 2015, pour présenter son dernier roman, *Fils du Shéol*, paru aux éditions Casbah à Alger et Calmann-Lévy à Paris. Le romancier remonte le temps à rebours pour raconter des histoires d'amour sur fond d'horreur de l'Histoire. Il décrit à la fois l'épouvante des crimes nazis et les trop souvent méconnus génocides allemands en Afrique. Anouar Benmalek est auteur de plusieurs romans comme *L'enfant du peuple ancien*; *«L'Amour loup*; *«Ô, Maria et Le rapt*.



L'AMOUR DU GRAND-PÈRE HERERO SUGGÈRE QUE LES HEREROS SONT DES GENS COMME LES AUTRES, COMME NOUS/ CELA ME PARAÎT BANAL DE LE DIRE, MAIS JE SENS QUE CE N'EST PAS LE CAS, MÊME EN ALGÉRIE ET EN AFRIQUE/ LES GENS SONT PLUS SENSIBLES À CE QUI SE PASSE EN EUROPE QU'À CE QUI SE DÉROULE DANS LEUR CONTINENT.

À VRAI DIRE

ANOUAR BENMALEK ÉCRIVAIN ALGÉRIEN



Il y avait probablement un certain espoir...

Les nazis avaient justement joué sur cet espoir. Ils avaient été habiles en ce sens qu'ils n'avaient jamais annoncé ce qu'ils allaient faire des déportés par la suite. Quelques temps avant d'entrer dans la chambre à gaz, ils leur avaient dit qu'ils allaient prendre une douche avant une soupe chaude. Jusqu'au dernier moment, lorsque les déportés découvraient ce qui leur arrivait, il était déjà trop tard.

La *Harvard Review* écrit à propos de votre roman : « Benmalek reprend là où Camus s'est arrêté ». Vous en pensez quoi ?

Les journalistes sont responsables de ce qu'ils écrivent (rires). Je ne vais pas me fâcher parce qu'on dit du bien de moi. D'autant qu'on a parfois dit du mal à mon propos et que je n'ai pas eu le temps de répliquer. Donc, je ne dis rien ; sans commentaire.

Camus s'est arrêté où, selon vous ?

Poser une question à un Algérien à propos de Camus et vous aurez l'admiration déçue. J'ai toujours eu envie de poser cette question : « Camus, pourquoi tu ne m'as pas reconnu comme frère ? Pourquoi ne m'as-tu pas vu ? » Camus reste un grand écrivain. Je n'ai pas envie de retomber dans la polémique.

Dans votre roman, vous évoquez les génocides et les massacres, des drames tous imputables à l'Europe. L'Europe a-t-elle la conscience tranquille par rapport au fait colonial, à la déportation, puis à l'extermination d'humains par millions ?

J'espère que l'Europe a une conscience qui n'est pas tranquille parce qu'on imagine très peu les grands crimes coloniaux de l'Europe. Le mot « colonial » sert souvent à masquer l'immensité du crime. Il y a par exemple un bon livre de Mario Vargas Llosa sur ce qui s'est passé au Congo belge (ndlr : dans *Le rêve du Celte*, l'écrivain péruvien évoque l'exploitation des hommes dans les forêts du domaine privé de Léopold II Roi des Belges et en Amazonie sous contrôle britannique). Le nombre de morts dû à l'exploitation éhontée de la population avait un caractère génocidaire. Et pourtant, qui peut penser aux massacres lorsqu'on a en tête la Belgique, la douce et petite Belgique ?

D'ailleurs, la machette a été introduite au Congo par Léopold II et massivement utilisée entre 1885 et 1909, durant cette période où ce pays était considéré « propriété privée » du roi...

Exactement ! Le fouet était utilisé jusqu'à l'indépendance du Congo. Il y a eu des crimes en Tanzanie, au Cameroun. La révolte des Mau Mau au Kenya (vers 1952) a été suivie d'une extraordinaire répression par l'armée coloniale britannique. Idem pour le Soudan. Tout cela est enveloppé dans des récits héroïques, à tel point qu'on a l'impression que les victimes sont des sauvages et les soldats des coura-

geux. L'Europe a beaucoup de choses à se reprocher. Même si l'on compare avec les crimes actuels de Daech, la différence est de taille. Les victimes des crimes de l'Europe et de l'Amérique se comptent par millions. Plusieurs peuples ont payé le prix fort comme les Indiens d'Amérique. Il faut avoir en tête ces faits d'Histoire lorsqu'on confond le monde arabe avec l'Empire de la Barbarie. Le monde arabe doit se regarder en face, mais quand l'autre donne des leçons il faut lui rappeler ses responsabilités historiques. Et, en même temps, il faut rappeler aux Africains qu'il leur appartient de travailler leur mémoire. Aucun historien du continent n'a écrit un livre sur le massacre des Hereros. Et il n'existe aucun roman racontant cette terrible histoire.

Pourquoi le génocide des Arméniens est-il plus visible, plus médiatique que d'autres génocides comme celui des Hereros ? Ne faut-il pas penser aux enjeux géostratégiques lorsque l'Histoire est convoquée, mise sous les lumières ?

Certainement ! Le génocide des Arméniens a eu lieu. C'est vrai. Mais certains ne voient dans ce génocide que le côté « guerre de civilisations ». Il y a de la géostratégie, mais également du racisme. Mais, les Turcs ont tort de nier l'existence de ce génocide. Toutes les civilisations se ressemblent. Nous sommes tous des descendants de victimes et de coupables à la fois. La civilisation arabe s'est rendu coupable d'esclavagisme. Mais, les Arabes d'aujourd'hui ne sont pas esclavagistes. Le tout est de reconnaître. Reconnaître, c'est déjà régler les problèmes qui peuvent naître du déni de mémoire.

Pour le titre de votre roman, vous avez choisi une croyance juive du monde des morts, celle du Shéol. Pourquoi ?

C'est étrange. Quand vous interrogez les Juifs sur leur conception de l'après-mort, vous pouvez avoir des réponses très différentes. Dans le dogme judaïque, il n'y a pas de réponse précise. Même lorsque vous consultez l'*Encyclopédia Judaica*, qui est formée de plusieurs tomes, les réponses sont diverses. Il y a une telle liberté de ce qui peut arriver après la mort que cela devient une richesse pour un romancier. Vous pouvez faire ce que voulez des personnages juifs du roman sans les trahir. Pour la plupart des Juifs, le Shéol est le lieu des morts, mais sans que l'on sache s'il est destiné aux vertueux ou à tout le monde. Cette ignorance sur un sujet fondamental est intéressante à mes yeux.

L'hebdomadaire français *L'Express* vous présente comme le « Faulkner méditerranéen ». Vous en pensez quoi ?

Je suis Anouar Benmalek, algérien, ayant vécu une grande partie de sa vie à Constantine. Cela dit, j'apprécie le compliment. Je suis un écrivain parmi d'autres et j'essaie de faire du mieux que je peux. Ma vie, c'est l'écriture.

F. M.

EN LIBRAIRIE...

Hizya

De Maïssa Bey

Hizya, 23 ans, habite La Casbah d'Alger avec sa famille. Licenciée en interprétariat, elle n'a pas réussi à trouver d'emploi dans son domaine et s'est résignée à accepter un boulot de coiffeuse dans un salon d'esthétique.

L'héroïne du dernier roman de Maïssa Bey connaît l'histoire de Hizya, morte à 23 ans à Sidi Khaled (Biskra) et immortalisée par le poète Ben Guitoun.

Comme cette jeune fille, passionnément aimée par un certain Sayed, Hizya la coiffeuse décide de vivre une grande histoire d'amour, quitte à faire un pied-de-nez à une famille conservatrice et à un frère qui ne badine pas avec les principes. Née en 1950 à Ksar El Bokhari, Samia Benameur, alias Maïssa Bey, est l'auteure de plusieurs ouvrages plusieurs fois récompensés. On lui doit, entre autres, *Au commencement était la mer* ; *Surtout ne te retourne pas* ; *« Puisque mon cœur est mort... »*

Editions Barzakh (Alger, 2015). 311 p. 750 DA.



Le théâtre de la vie

De Marie-Claude Radziewsky

Née en 1934 à Paris, Marie-Claude Radziewsky a effectué ses études primaires à New York. A partir de 1956, elle exerce le métier d'avocate à Paris. Sensibilisée à la cause algérienne, l'avocate d'origine polonaise décide de se consacrer à la défense des militants du FLN qui subissent alors arrestations et tortures en France. Après l'indépendance, elle s'installe avec ses parents à Alger. Elle devient conseillère juridique au ministère de l'Orientation avant de renouer avec son métier d'avocate.

Dans ses mémoires, la narratrice évoque avec une belle écriture les cas les plus insolites dont elle a eu à s'occuper en Algérie. Elle livre de nombreuses anecdotes drôles et croustillantes. En 1993, alors que le terrorisme fait rage, elle quitte l'Algérie pour s'établir à Marbella (Espagne) où elle exerce à ce jour auprès du Barreau de Malaga.

Casbah Editions (Alger, 2015). 298 p. 850 DA.



Quand passent les âmes errantes

De Mohamed Magani

Dans *Quand passent les âmes errantes*, une manifestation tourne au vinaigre et un jeune, gravement blessé, se retrouve dans le coma. La population en furie manifeste devant le commissariat, exigeant la punition du policier Mahyou. Accusé d'être à l'origine de ce drame, le policier en poste loin de chez lui ne donne pas cher de sa peau. Retranché dans la salle des archives, un réduit encombré de dossiers, il est rançonné par des collègues qui lui proposent d'organiser son exfiltration contre une forte somme d'argent.

Mohamed Magani a vu le jour en 1948 à El Attaf. Il a suivi des études à l'université d'Alger et à celle de Londres. Écrivain plusieurs fois primé aux universités littéraires originales, son œuvre comprend des romans en français, des nouvelles en anglais et des essais. Il vit actuellement à Alger et enseigne à l'université.

Editions Chihab (Alger, 2015). 156 p. 600 DA.



Zohra Timlit

« Nous sommes tous des descendants de victimes et de coupables à la fois. »



PHOTO : D. R.

ANOUAR BENMALEK INVITÉ DU SILA 2015

Écriture dense et révélations poignantes

● L'écrivain algérien, Anouar Benmalek, a revisité certaines de ses œuvres, notamment son dernier roman *Le fils du Shéol* lors d'une rencontre organisée vendredi après-midi à la salle du SILA, à la Safex des Pins maritimes, à Alger.

Anouar Benmalek fait sa rentrée littéraire 2015 au 20^e Salon international du livre d'Alger, avec un roman des plus poignants intitulé *Le fils du Shéol*, sorti simultanément en Algérie chez Casbah Editions et en France chez Calmann-Lévy. Avant de revenir sur ce nouveau roman, Anouar Benmalek a été invité à expliquer comment il est venu à l'écriture. Avec ce sourire qui ne le quitte pratiquement jamais, Anouar Benmalek indique qu'il a découvert l'univers de l'écriture par opportunisme voilà quelques années déjà. La décennie noire en Algérie l'a énormément marqué. Il a eu le plaisir de travailler avec Tahar Djaout et Khairredine Ameyer au quotidien *Algérie Actualité* où il animait une chronique hebdomadaire. «C'était, dit-il, une époque d'une intense vie culturelle. Cela paraît paradoxal, car à l'époque il y avait le parti unique. Il y avait encore le contrôle de la sécurité militaire qui existe actuellement. A l'époque, c'était fermé, mais il y avait des états de liberté. Pour moi, cela reste une époque formatrice». Anouar Benmalek révèle que ce n'est qu'en quittant définitivement l'Algérie qu'il a décidé que son rôle serait d'écrire des livres, notamment des romans. Flash-back sur une partie de sa production. Publié en 2006, *Ô Maria* est un roman qui rend hommage à ces centaines de milliers de Morisques dans l'Espagne du XVII^e siècle, oubliées par la mémoire collective européenne. Anouar Benmalek se dit vexé quand on lui dit qu'il écrit des livres historiques. Il reconnaît que l'histoire est son premier pourvoyeur d'inspiration. «Je tente à chaque fois de répondre à une question qui est toute simple, celle qui nous vient à l'esprit quand on regarde ou quand on lit un ouvrage sur tel ou tel événement, qu'aurions



Anouar Benmalek

nous fait si...? J'ai tenté de répondre à cette question-là dans plusieurs ouvrages. Qu'aurais-je fait, par exemple, si j'avais été aux mains de l'armée française dans les années de la guerre d'Algérie, ou encore dans les années 80' aux mains de l'armée algérienne? Qu'aurais-je fait, par exemple, si j'avais été entre les mains des terroristes? Qu'aurais-je fait si j'étais aborigène, ainsi de suite. L'histoire est en fait le contexte dans lequel se situent mes livres. Ma question principale est la suivante : comment un individu ordinaire fait-il pour se dépatouiller dans la grande Histoire, surtout quand celle-ci est sanglante et vous oblige à avoir des réactions que vous avez dans la vie ordinaire? Je m'interdis dans mes livres de prendre des personnages héroïques, même si à chaque fois j'ai envie de

parler de grandes figures qui sont trop grandes», éclaire-t-il. Un roman a sa propre force. Quand un écrivain est en train de construire une histoire, parfois il ne maîtrise pas le roman. A titre d'exemple, son roman *Le rapt* (2009) est parti en fait d'une histoire que la défunte mère de l'écrivain lui avait racontée. C'était l'histoire d'une écolière qui avait été kidnappée et dont on avait retrouvé le cadavre sur un terrain vague. «Je me suis placé exactement dans l'attitude d'un parent dont on avait enlevé son enfant. J'avais donc l'horizon d'un chapitre, et selon la logique même des événements je n'aurais pas pu vous dire au départ quelle allait être la fin du livre. C'est un suspense parfois intolérable. Je passe à peu près deux ou trois ans sur l'écriture, tout au long du livre cette immersion. Ecrire est parfois un plaisir et une incertitude difficile à vivre sur un parcours aussi long». Tu ne mourras pas demain (2009) est l'ouvrage le plus personnel qu'Anouar Benmalek ait eu à écrire. Ce livre est, pour l'écrivain, le regret de ne pas avoir dit à sa mère ce qu'il devait lui dire. Ce livre-là, s'il ne l'avait pas écrit, il aurait arrêté d'écrire. C'est du moins ce qu'il prétend. Concernant sa dernière publication, *Le fils du Shéol*, c'est une histoire racontée par la voix d'un enfant juif de 13 ans, Karl, gazé dans un camp en Pologne. Doté de son vivant d'une mémoire vive, Karl revient sur son séjour des morts. Le Shéol n'est autre que l'histoire poignante de sa famille juive. Ce roman bien construit met en avant-plan le massacre de deux peuples africains, les Hereros et les Namas, perpétré en 1905 sous les directives du général allemand Lothar Von Trotha dans le Sud-Ouest africain allemand, l'actuelle Namibie.

Nacima Chabani

SIGNET

Le grand pas de Aïcha Bouabaci

Aïcha Bouabaci appelle à un rapprochement entre les auteurs africains et au dépassement des frontières. L'écrivaine algérienne Aïcha Bouabaci a franchi un grand pas en publiant son dernier roman *Le désordre humain conté à mon petit-fils* aux éditions du Flamboyant au Bénin, exposé au 20^e Salon international du livre d'Alger (SILA). «Pour la deuxième édition du roman, j'ai choisi le Bénin. Quand les éditions du Flamboyant m'ont proposé de rééditer le livre, déjà paru en Algérie, je n'ai pas hésité. Parce que le Bénin, c'est l'Afrique, mon Afrique. Je trouve très bien d'avoir des lecteurs en Afrique. Un éditeur venu du continent a imprimé son livre en Algérie. Il y a donc un début de solidarité interafricaine. Il faut peut-être engager une action pour rapprocher les auteurs africains de toutes les régions du continent, créer quelque chose qui dépasse les frontières entre Afrique du Nord et le reste du continent», a-t-elle souhaité appelant à faire circuler la littérature africaine. «Nous publions beaucoup d'auteurs qui ne sont pas du Bénin : des Maliens, des Burkina, des Nigériens et des Guinéens. Cela s'impose à moi d'une manière naturelle puisque j'assume moi-même la distribution, je voyage beaucoup. Et au cours de ces voyages, je prends attache avec les auteurs comme ici à Alger», a précisé, pour sa part, Gérard Houessou, directeur des éditions du Flamboyant. Ces éditions ont, par exemple, publié *Le cri des feuilles qui meurent* du Guinéen Libar Fofana. Un livre primé qui a eu beaucoup de succès en Afrique de l'Ouest. Gérard Houessou a reconnu qu'il est encore difficile de distribuer des livres au Bénin en raison de l'inexistence de subventions de l'Etat. «En Tunisie, par exemple, la fabrication des livres est soutenue. Aussi, les livres sont-ils moins chers à l'achat. Avec la publication du livre de Aïcha Bouabaci, je vais commencer à maîtriser la politique du livre en Algérie. Nous faisons un bon chiffre d'affaires avec les livres scolaires et universitaires», a-t-il dit. Basées à Cotonou, les éditions du Flamboyant existent depuis le début des années 1980. «Jusqu'à 1990, nous avions le monopole puisque nous étions la seule maison d'édition dans le pays. Avant l'avènement démocratique, nous avons publié plus de 800 livres. Aujourd'hui, plusieurs éditeurs travaillent au Bénin. Nous éditons tout : les essais, les romans, des pièces de théâtre, la poésie, la littérature de jeunesse», a précisé Gérard Houessou. *Le désordre humain conté à mon petit-fils* critique sévèrement «l'ordre» qui écrase les plus faibles, ces migrants qui quittent la riche Afrique en quête de bonheur en Europe. «L'ordre n'a pas de visage, de territoire, de nationalité autres que la froide raideur de chiffres et de lettres à la même finalité : dissuader les éventuels parasites, les gènes et toutes sortes de tribulations. Pour paraître : l'Ordre seretin, l'Ordre omnisicent, l'Ordre souverain...», a écrit Aïcha Bouabaci avant de raconter l'histoire à son petit-fils «Yazid». «Le sujet que je traite est d'une actualité dramatique, celle de la déportation des gens qui viennent d'ailleurs pour des raisons économiques ou politiques à cause de la guerre. Le roman raconte une histoire vraie vécue en Allemagne. Un pays rigide sur le plan du séjour des étrangers. La récente actualité nous a, par contre, montré que l'Allemagne est plus tolérante, solidaire, en acceptant d'accueillir les réfugiés syriens. Cela dit, l'humanité est présente partout», a souligné Aïcha Bouabaci, qui est également poète et nouvelliste. **Fayçal Métaoui**

JOURNÉE THÉMATIQUE SPÉCIAL AMAZIGHITÉ

Bouillonnement dans la publication et la coédition

Le 20^e Salon international du livre d'Alger a consacré une journée thématique «spécial amazighité», jeudi dernier, à la salle Ali Maâchi, à la Safex, aux Pins maritimes. Des universitaires, des chercheurs, des auteurs ainsi que des éditeurs ont partagé la même tribune pour parler de leurs expériences respectives dont l'élément fédérateur est la langue amazighe. L'auteur, Mohand Ibrahim, est revenu sur la vie et l'œuvre d'un écrivain qui est mort à l'âge de 40 ans en 1952. Il s'agit de Belaid Izarar, plus connu sous le nom de Belaid Ait-Ali, originaire de Azru Uqellal, à Ain El Hammam. Il est considéré comme le premier écrivain en langue kabyle. Il a écrit son premier roman en 1946. Il est poussé par le Père Degezelle à raconter des histoires. Il commence alors à transcrire des récits oraux. Mohand Ibrahim précise qu'il a écrit dans une langue sans connaître l'écriture kabyle. Il a commencé à écrire en inventant des codes. A chaque phonème, il a donné un signe. «J'ai eu l'honneur de le connaître. J'ai encore cette image lui apportant une soupe que mon père m'avait

demandé de lui remettre. Il était toujours dans le besoin. Il m'a donné une carte postale, mais évidemment, je ne l'ai pas gardée», dit-il ironiquement. L'orateur rappelle qu'il a réécrit les cahiers de Belaid Ait Ali, et ce, d'après le manuscrit original qui se trouve au niveau du Centre de recherche berbère de l'Inalco. L'œuvre de Belaid comporte les deux volumes édités par Dallet & Degezelle. Hamed Djellaoui, professeur de tamazight à l'université de Bouira, auteur et critique, a axé son intervention sur la création et l'écriture de tamazight. Il a souligné le problème des universitaires et chercheurs qui ne donnent pas beaucoup d'intérêt à la langue tamazight. Ils préfèrent écrire en arabe ou en français, au détriment de la langue tamazight. Hamed Djellaoui est catégorique : «Il faut pousser cette langue à l'évolution. Les universitaires doivent écrire en tamazight!» Il est convaincu que si les universitaires n'écrivent pas en tamazight, c'est qu'ils préfèrent écrire dans la langue qu'ils maîtrisent. «Ecrire en tamazight, cela signifie un double effort.

Il faut qu'ils lisent dans d'autres langues pour traduire. La traduction, ce n'est pas facile, c'est pour cela qu'ils préfèrent la facilité. Ils devraient absolument remédier à cet état de fait pour aider et contribuer à l'expansion de cette langue», précise-t-il. A la fois écrivain et directeur de la maison d'édition Tira de Béjaïa, Brahim Tazaghart pense qu'une maison d'édition est avant tout une institution. Elle se doit de détenir un projet culturel ambitieux. Elle ne devrait pas être un simple commerce. Elle doit posséder un fonds intellectuel. «Aux éditions Tira, éclaire-t-il, nous croyons qu'on ne peut pas arriver à une culture nationale sans un mouvement de traduction soutenu essentiellement entre les langues nationales en première étape et avec les langues étrangères en seconde, langues d'ouverture et d'enrichissement. La traduction pour nous est un moyen d'ouvrir le débat avec l'autre. Nous étions pendant longtemps dans un dialogue fermé avec l'Occident, alors que la question identitaire se pose. Il faut gérer cette pluralité avec la culture arabe. Le pluralisme

en Algérie doit influencer sur le pluralisme des pays arabes et musulmans. L'Algérie peut donner peut-être un modèle dans la gestion du pluralisme culturel et linguistique. C'est dans ce sens que nous avons favorisé la traduction d'auteurs en arabe vers le tamazight et vice versa.» Tira édition existe depuis 2008 avec un calendrier de 68 publications, essentiellement en tamazight, avec des ouvertures sur le français et l'arabe. Concernant la coédition, il indique que sa maison a travaillé avec le HCA en 2009. Tira recense une deuxième coédition avec une maison d'édition à Barcelone. L'intervention de l'auteur et de l'inspecteur de tamazight à Tizi Ouzou, Habib Allah Mansouri, a été des plus percutantes. Il soutient que passer d'une langue à une autre n'est pas une action facile. Il y a une stratégie à respecter. Il se demande pourquoi traduire en tamazight alors que la moitié des gens parlent en arabe ou en français. Il assigne plusieurs objectifs, dont celui de se rapprocher le patrimoine amazigh en traduisant des œuvres majeures de la littérature algérienne. **N. C.**

PUBLICATION **LE FILS DU SHÉOL** D'ANOUAR BENMALEK

POÉSIE

Un roman «noir»

Toujours sur les traces de l'histoire, dans les horreurs du siècle passé.

De roman en roman, Anouar Benmalek continue de traquer la mémoire coloniale et celle du XX^e siècle à travers les grandes tragédies humaines. Avec *Le fils du Shéol*, qui a demandé quatre ans de travail à l'auteur, le lecteur est d'emblée immergé dans l'horreur des convois qui vont vers l'est de l'Europe, dans les camps de concentration du nazisme. Cette idéologie, née après la Première Guerre mondiale, ne vient pas du néant mais plonge ses racines dans l'histoire ancienne de l'Europe. En un mot, elle n'est que la réactualisation des lois raciales qui ont commencé au Moyen-Âge en Espagne avec le décret «Limpieza sangre» contre les juifs et les

En faisant des allers-retours entre l'Afrique et l'Europe, il embarque ainsi le lecteur dans le train de l'histoire auprès de cinq destins tragiques. Parmi eux, le jeune Karl qui dispose d'une mémoire prodigieuse capable d'apprendre des livres entiers dès la première lecture. De ce fait, il est digne de devenir l'historien de la geste familiale des Aronstein. On le découvre dans un wagon en partance vers la Pologne. Les voyageurs sont entassés dans des wagons presque plombés, sans possibilité de respirer ni de bouger. La promiscuité devient un facteur anxiogène et source de tous les conflits. Le jeune Karl l'apprend à ses dépens car, à peine âgé de treize ans, il se retrouve dans une situation inextricable. Il est séparé de sa famille et commence à sentir brutalement la fin de l'insouciance de l'enfance. Dans ce wagon qui file tout droit vers l'enfer, sa lueur

parcimonie par les Allemands. Karl apprend sur le tas à se débrouiller et à survivre parmi cette humanité dépourvue de tout.

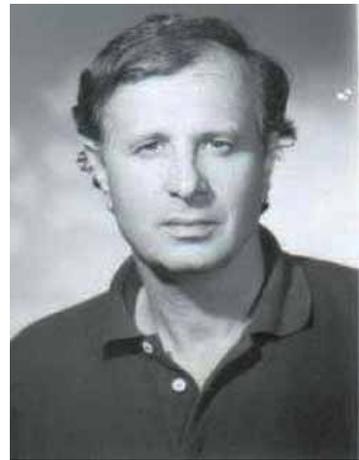
Il sent sa fin arriver et éprouve le besoin de revoir ses parents dont il a été séparé. C'est là qu'entre en scène son père, Manfred, qui a aussi été déporté dans un camp de concentration. Dans ce lieu abject où la vie se joue à la roulette russe pour désigner les candidats qui devront passer par la chambre à gaz, il tombe sur le corps de son épouse Elise, cette belle femme qu'il a connue lors de son voyage en Algérie. Inconsolable surtout après l'avoir vue complètement transformée par ce qu'elle vient de subir, il ne lui reste plus qu'à se remémorer les circonstances de leur rencontre à La Casbah d'Alger, lors d'un concert de musique andalouse. Le soleil d'Alger, les belles promenades sur le front de mer, leurs ébats et toutes ces petites choses de la vie qui atténuent les horreurs d'un spectacle affligeant pour l'humanité...

Cette rencontre en Algérie coïncidait avec la montée du nazisme et le père d'Elisa avait mis en garde le couple qui venait de se marier contre les desseins d'Hitler, mais l'entêtement de Manfred et sa confiance dans le génie allemand et la civilisation germanique pour juguler les excès du petit caporal autrichien ont fini par convaincre Elisa d'aller s'installer avec lui à Berlin. Deux autres destins viennent s'ajouter à cette saga, celle de Ludwig, le grand-père venu en Algérie lui aussi pour essayer d'aller en Namibie et retrouver sa fiancée. L'auteur prend les habits de l'historien pour nous narrer les exactions de l'armée allemande dans cette région australe de l'Afrique. On prend connaissance ainsi des massacres effectués entre 1905 et 1921 par la soldatesque du général de sinistre mémoire Van Trotha. L'auteur nous montre avec beaucoup de détails le massacre des Héréros et d'autres tribus africaines. En fin de compte, le colonialisme qu'il soit français, anglais, italien ou allemand a cette propension à vouloir toujours effacer l'autre et à l'anéantir. Dans ce roman où l'horreur côtoie l'amour, Anouar Benmalek rappelle aux lecteurs que les génocides à travers l'histoire ont des filiations et s'inscrivent dans un continuum alimenté par les incompréhensions, la cupidité et l'exclusion de l'autre.

Slimane Ait Sidhoum
Anouar Benmalek, *Le fils du Shéol*, Calmann-Lévy, Paris, 2015.

L'écrivain sera présent au Salon international du livre d'Alger, vendredi 6 novembre, à 11 h, à la grande salle du Pavillon central pour rencontrer le public.

Sehaba l'inspiré



En Algérie, mais hélas aussi dans le monde entier, la poésie ne fait plus les beaux jours de l'édition qui lui rend bien en la boudant. Elle se retire ainsi progressivement, retournant à sa vocation underground si l'on peut dire, rare, secrète et rebelle. Il se trouve pourtant encore assez de merveilleux fous qui pratiquent cette si particulière littérature, et quelques éditeurs qui les prennent au sérieux, comme il se doit avec tout fou, notamment s'il est merveilleux. Mohamed Sehaba – par ailleurs aussi sensé que vous – est sans doute l'un des plus grands poètes actuels que compte notre littérature. Que ce soit pour la passion ou la nécessité de s'alimenter, toute sa vie est marquée par les lettres : traducteur, enseignant, journaliste culturel, critique d'art, directeur de collection dans une maison d'édition, cet éternel jeune homme au regard illuminé, né à Oran en 1952, sait concocter des poèmes avec un art qui confine à l'orfèvrerie. Il faut préciser qu'en matière de précision, il en connaît un bout, ayant enseigné le dessin industriel dans une vie antérieure. Que dire d'autre, sinon qu'il a vécu huit ans au Caire, travaillant pour *Al Ahram Hebdo*. Pour le reste, peu enclin aux déballages, il faut aller le chercher dans ses vers qui se servent de mots très simples et même banals mais qui, une fois assemblés dans le laboratoire de ses émotions, deviennent pour le coup alchimiques.

Après huit recueils de poésie et un roman, *Le royaume des contrées mortes* (Dar El Gharb, 2004), il nous revient avec une œuvre au long titre qui n'est pas sans rappeler celui du mythique *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*, de Pablo Neruda. Avec (suivez bien) «*Le poème que cherchait ma mère au milieu de 46 autres de la lumière, du désir et de l'agonie*», Mohamed Sehaba enclenche une armada de textes où trône, en vaisseau-amiral, cette somptueuse et émouvante prose poétique sur la mort de sa mère. Est-ce cet événement qui marque l'ensemble du recueil ? Sans doute, mais son auteur n'a jamais versé dans l'enthousiasme béat, proche d'un spleen baudelairien nourri à l'ombre du Murdjadjjo plutôt qu'au soleil du Front de mer d'Oran. Il en devient implacable parfois : «*Bientôt ce pays sera déchiré tel un billet de monnaie/ Ruines en feu et cris d'effraies/ Et mains fondues au ciel indifférent/ Partout la pierre portera la marque du loup...*». Mais comme tous les vrais poètes, soit des êtres humains, il se voit porté par l'élan de la vie, affirmant par exemple : «*De ma course inspirée, je renomme et je rajeunis pour les semailles de l'aurore*».

Si vous aimez la poésie, c'est pour vous. Si vous ne l'aimez pas, tentez l'aventure.

A. F.

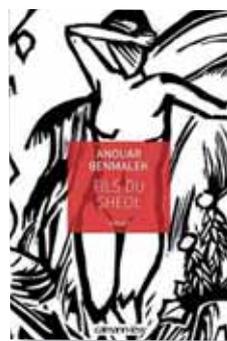
Editions Lazhari Labter, collection Ilhem, Alger, 2015. 104 p. 300 DA.



PHOTO: D. R.

Le nazisme plonge ses racines dans l'histoire ancienne de l'Europe

musulmans après la chute de Grenade et qui ont été revivifiées avec le Code noir de Louis XIV, sans oublier, à l'époque moderne, le Code de l'indigénat de 1881 en Algérie et enfin la vague antisémite en Europe de la fin du XIX^e siècle. Même l'école, à travers certains manuels scolaires, a encouragé le prosélytisme en faveur de la supériorité de la race blanche sur les autres, comme ce fut le cas du livre de lecture intitulé *Le tour de la France par deux enfants*, d'Augustine Fouillée (éditions Belin en 1877) avec en prime les propos très controversés de Jules Ferry qui appuyèrent cette thèse. Tout cet arrière-plan historique raciste a favorisé le fascisme et le nazisme. Anouar Benmalek retravaille par ailleurs dans son roman tous les clichés racistes de cette époque en les vidant de leur substance inhumaine pour les injecter dans la trame de son roman. Ils deviennent, grâce à la poétique de l'auteur, une forme de pédagogie pour se prémunir des dérives extrémistes en discours et en actes.



d'espoir demeure Helena avec qui il a fait connaissance. Adolescente comme lui, le hasard de la catastrophe annoncée les a rapprochés. Au fil des kilomètres qui les séparent de la destination finale, Karl découvre des pratiques répréhensibles qui, en une journée, parviennent à déshumaniser ses compagnons de wagon. Ainsi, des forts-à-bras parmi les déportés ont pris le pouvoir pour monnayer l'eau rare et le pain donné avec

JEAN-JACQUES BEUCLER. Directeur de l'Institut français d'Alger

«Chaque jour, 1200 personnes transitent par l'IF»

Jean-Jacques Beucler est le directeur de l'Institut français (IF) d'Alger depuis plus d'une année.

Anciennement directeur des Instituts français de Casablanca (Maroc) et de Madrid (Espagne), il a occupé d'importants postes comme celui de délégué général de l'Alliance française au Mexique et conseiller de coopération et d'action culturelle à l'ambassade de France à Sarajevo. Entretien.

Entretien réalisé par K. Smail

Une année après votre installation à la tête de l'Institut français d'Alger, quels sont les moments forts, ceux qui vous ont marqué ?

Ce qui m'a le plus frappé, depuis un an, au niveau de l'Institut Français d'Alger, c'est le public nombreux qui pose des questions et s'intéresse aux débats d'idées. Je m'aperçois que nous avons abordé des thèmes très différents en matière de débats d'idées. Comme «La liberté dans l'écriture» animé par Chawki Amari et Kamel Daoud. C'était magnifique. Un autre moment, celui de Jean-Pierre Chevènement dont on connaît les liens profonds avec l'Algérie. Un vrai bonheur que d'écouter l'échange entre lui et le public. Une troisième conférence, c'est celle de Régis Debray, l'écrivain et philosophe, et Kamel Daoud autour du thème de la «laticité». Là aussi, c'est un grand moment de tolérance. Ainsi que la rencontre avec l'auteur Maïssa Bey qui a été interrogée par Laure Adler. Là aussi, beaucoup de choses passaient et beaucoup d'intérêt. Et surtout, cette parole de femmes. Cela était important. Et puis, voir



Jean-Jacques Beucler dans son bureau

comment le public algérois répondant à nos invitations, venant à l'IF, aimant discuter, débattre, à partager...

Quelle serait la nouveauté du programme de l'année 2016 ?

Pour 2016, nous avons mis l'accent sur trois moments particuliers au mois de mars. L'opération «Goût de France» portant sur la défense et l'illustration de la gastronomie française lancée par notre ministre sous le jeu de mots «goût de France», «good France» pour que cela soit compris aux Etats-Unis et dans les pays anglosaxons. Ici, nous avons voulu mettre en valeur le savoir-faire français et algérien, algérien et français autour de la gastronomie à travers des ateliers culinaires. En parallèle, un nouvel espace a été inauguré au sein de l'Institut français. «L'espace saveurs du savoir». Un restaurant qui a été rénové et qui fait office de restaurant-brasserie-bibliothèque. Où on y va pour les plaisirs du palais, les saveurs et le savoir. Le deuxième moment sera celui de la francophonie où l'on rendra hommage au grand écrivain Anouar Benmalek. Nous le reconnaissons comme un auteur majeur de l'Algérie d'aujourd'hui. Et c'est à lui qu'on veut rendre hommage, cette année. Pour la francophonie, on va proposer du cinéma, un concours d'écriture... Le troisième moment clé et fort du mois de mars, ce sera le Printemps

des poètes. Et c'est la Corse qui sera l'honneur.

Pourquoi le choix de la Corse ?

Je trouve qu'il a beaucoup de proximité entre la Corse et l'intérieur du Nord. C'est-à-dire les montagnes qui se trouvent entre Alger et la Tunisie. La Corse est une terre de poésie. Une terre encore vierge. Quelque part loindela mondialisation et ses désastres. La Corse, c'est une terre de chant, de traditions et de poésie. Et je trouve qu'il existe une communauté d'esprit entre les montagnes algériennes au niveau de la poésie, des paysages et la beauté de la proximité de la mer. C'est une façon de rendre hommage à la Corse et à l'Algérie de l'intérieur.

L'Institut français a un public de «haute fidélité»...

Le secret vient en particulier d'un système mis en place par le service de communication de l'IF. Un système qui permet de mieux connaître les publics et de les fidéliser et de dialoguer avec eux au quotidien. Ce système, très lourd à manoeuvrer, est celui d'une communication constante. Quand un événement est organisé, on crée une ligne sur internet pour y accéder. Le choix d'un spectacle par exemple, et ce, d'une manière interactive. Et les gens savent qu'ils auront automatiquement une réponse. Et ça, c'est la première fois que je

le vois appliqué à ce niveau-là. J'ai dirigé de nombreux Instituts français à l'étranger, je constate un système mis en œuvre aussi efficace. Et Dieu sait que j'ai exercé en Espagne, au Maroc ou encore au Mexique avant de venir en Algérie. Mais ici, nous avons un excellent système de communication connaissant les goûts du public. C'est pour cela que nous avons beaucoup de succès en matière de débats d'idées, de jazz par exemple, c'est toujours plein à craquer, intra-muros et extra-muros. Que ce soit au Théâtre national algérien (TNA), aux salles El Mougar ou Ibn Khaldoun.

Et une fréquentation quotidienne record...

Le quotidien, pour nous, est important. Chaque jour, nous enregistrons un moyen de 1200 personnes qui transitent par l'Institut français. Nous avons les moyens de compter. Entre la médiathèque, les cours de langues, les gens fréquentant la cafétéria-restaurant des saveurs et savoir, ceux qui passent pour les inscriptions aux examens, etc. Beaucoup de jeunes qui viennent pour se rencontrer, discuter, bavarder, jouer de la guitare dans un coin... C'est un lieu de vie absolu.

Vous êtes les premiers à lancer la bibliothèque numérique...

La bibliothèque numérique s'appelle Culturetech et a été lancée en 2013. Une plateforme numérique qui s'est vraiment développée en 2014 et 2015 où l'on a presque doublé le nombre d'abonnés. Notre public s'est très vite approprié l'instrument d'une manière précise, sélective, efficace et plus longue.

Un dernier mot...

Cela fait plus d'un an que je suis en Algérie. Ce qui m'a marqué, c'est le sens de l'humour des Algériens. Et je suis sensible à cela. En tout cas, j'ai rencontré à Alger des gens ayant beaucoup d'humour. Il y a deux personnages que j'adore, ce sont les caricaturistes Le Hic (El Watan) et Dilem (Liberté) qui, à mon avis, sont excellents pour résumer la vie de tous les jours, ici. K.S.

TOPONYMIE

VOYAGE ET MÉMOIRE DE LA CASBAH D'ALGER

■ Une symbolique de patrimoine mémoriel : le vieil immeuble du n°2 de l'ex-place Rabin Bloc, Amar Ali Casbah, de la célèbre médersa Errachad, lieu qui a abrité la réunion constitutive du Comité révolutionnaire d'unité et d'action (CRUA) le 23 mars 1954. La célébration innovante de la Journée de La Casbah d'Alger par l'Association des amis de la Rampe Louni Arezki Casbah sera consacrée, cette année, à la visite des lieux d'histoire et de mémoire qui sera effectuée le 23 février à 10h à partir d'une symbolique patrimoniale de l'El Djazair qu'est le mausolée de Sid Abderrahmane Ethaâliby. Organisée à dessein de revisiter un pan d'histoire de la vieille cité, cette action pratique de pédagogie mémorielle sera soutenue le lendemain, le 24 février, à 14h au musée Mustapha Pacha par une conférence-débat animée par la professeure Ouertia Yermèche de l'Ecole normale supérieure de Bouzaréah, spécialiste en toponymie et directrice de recherches au Centre de recherches en anthropologie sociale et culturelle (Crasc) d'Oran. L'opportunité de cette rétrospective d'histoire de lieux verra la précieuse contribution de Sid-Ali Abdelhamid, doyen du Mouvement national, membre du bureau politique du PPA/MTL, témoin et acteur de premier plan de la structuration organique du parti nationaliste indépendantiste à La Casbah d'Alger au cours des années 1940/1954, aujourd'hui âgé de 95 ans. Cette démarche sera également argumentée avec l'apport d'une intervention thématique de Aït Aoudia Lounis, président de l'Association de la Rampe Louni Arezki Casbah, auteur d'une genèse mémorielle et historique de l'ex-rue Marengo, actuellement Arbadji Abderrahmane, un quartier de lieux majeurs d'histoire du Mouvement national et de la guerre de Libération nationale à La Casbah. Une nouvelle approche pragmatique de célébrer la Journée de la cité antique en un ressourcement collectif sur ces lieux de mémoire et d'histoire au souvenir de tous ceux qui, par leurs sacrifices, l'ont immortalisée et constituent des repères pérennes d'un legs générationnel en direction de la jeunesse et des générations montantes. La modération de la conférence sera assurée par Djamel Soufi, secrétaire général de l'Association, et enrichie par un témoignage édifiant de Mohamed Damerjiz, doyen de celle-ci et ancien détenu, qui remémorera en la circonstance l'action militante d'approvisionnement sanitaire (médicaments et produits de soins chirurgicaux d'urgence) des Wilayas 3 et 4 historiques à partir d'une officine pharmaceutique située au 16, ex-rue Marengo (Arbadji Abderrahmane) à La Casbah d'Alger, lieu où il était à l'époque employé en qualité de préparateur en laboratoire. Lounis Aït Aoudia Président de l'Association des Amis de la rampe Louni Arezki - Casbah E-mail : lounisaitaoudia01@yahoo.fr

DISPARITION D'UMBERTO ECO

Un grand intellectuel et humaniste

Grand intellectuel italien, l'écrivain Umberto Eco, décédé dans la nuit de vendredi à hier à l'âge de 84 ans, était un universitaire, linguiste et philosophe qui a connu la gloire mondiale avec un thriller médiéval et érudit, *Le Nom de la rose*. Ce philosophe de formation, célébré sur le tard alors qu'il approchait de la cinquantaine, a réussi un coup de maître avec son premier roman publié en 1980 : *Le Nom de la rose* s'est vendu à plusieurs millions d'exemplaires et a été traduit en 43 langues. Consécration : il a été adapté au cinéma en 1986 par Le Français Jean-Jacques Annaud avec Sean Connery dans le rôle du frère Guillaume de Baskerville, l'ex-inquisiteur chargé d'enquêter sur la mort suspecte d'un moine dans une abbaye du nord de l'Italie. Truffé de latin, le polar de ce sémiologue de renom à la rondeur affable a même été la cible d'éditions pirates, notamment en arabe sous le titre *Sexe au couvent...* Autre conséquence, non négligeable pour l'édition italienne : «Le Nom de la rose a relancé le roman en Italie et la littérature italienne à l'étranger. Les écrivains italiens ont à nouveau été traduits», souligne le critique et roman-

cier italien Alain Elkann. Eco, un petit-fils d'éditeur issu de la petite bourgeoisie, a raconté avoir commencé à écrire dès l'âge de dix ans des histoires dont il réalisait lui-même l'édition. Né à Alessandria (nord de l'Italie) le 5 janvier 1932, il a étudié la philosophie à l'université de Turin et consacré sa thèse au «problème esthétique chez Thomas d'Aquin». Ce spécialiste de l'histoire médiévale, qui a traduit Nerval en italien et qui connaissait par cœur Cyrano de Bergerac, a aussi travaillé pour la radio-télévision publique italienne Rai, l'occasion pour lui d'étudier le traitement de la culture par les médias. Polyglotte, marié à une Allemande, Eco a enseigné dans plusieurs universités, en particulier à Bologne (nord) où il a occupé la chaire de sémiologie jusqu'en octobre 2007, date à laquelle il a pris sa retraite. Umberto Eco a expliqué s'être mis sur le tard à la fiction, car «il considérait l'écriture romanesque comme un jeu d'enfants qu'il ne prenait pas au sérieux». Après *Le Nom de la rose*, il a notamment offert à ses lecteurs *Le Pendule de Foucault* (1988), *L'île du jour d'avant* (1994) et *La mystérieuse flamme de la reine Loana* (2004). Son

dernier roman, *Numéro zéro*, publié en 2014, est un polar contemporain centré sur le monde de la presse. Il est aussi l'auteur de dizaines d'essais sur des sujets aussi éclectiques que l'esthétique médiévale, la poésie de Joyce, la mémoire végétale, James Bond, l'art du faux, l'histoire de la beauté ou celle de la laideur. «Le beau se situe à l'intérieur de certaines limites, tandis que le laid est infini, donc plus complexe, plus varié, plus amusant», expliquait-il dans une interview en 2007, ajoutant qu'il avait «toujours eu de l'affection pour les monstres». Affirmant «écrire pour s'amuser», Il Professore — des yeux malicieux derrière des lunettes et une barbe blanche — était aussi bibliophile et possédait plus de 30 000 titres, dont des éditions rares. «Eco était un premier de la classe, très intelligent, très érudit. Il a incarné avec brio la figure de l'intellectuel européen. Il était aussi à l'aise à Paris et Berlin qu'à New York ou Rio», estime Alain Elkann. Homme de gauche, Eco n'avait rien de l'écrivain enfermé dans sa tour d'ivoire et ce joueur de clarinette écrivait régulièrement pour l'hebdomadaire *L'Espresso*. AFP

Le nouveau roman d'Anouar Benmalek vient d'être publié aux éditions Casbah. El Watan Week-end l'a lu et vous en propose trois extraits.

Leïla Beratto
@leilaberatto

Karl, petit garçon juif allemand, est enfermé dans un «train de la mort», ceux utilisés par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale pour envoyer les juifs dans les camps de concentration et d'extermination. Là, il tombe amoureux d'Helena, petite fille coincée dans le même wagon. Mais à partir du moment où il est monté dans ce train, son destin est scellé. Le petit garçon meurt dans une chambre à gaz. Après sa mort, Karl entame une conversation avec Shéol. Il découvre comment son destin a été tracé, par l'histoire d'amour de ses parents, Manfred, Allemand, et Elisa, juive d'Algérie, et par celle de son grand-père, Ludwig, avec une jeune femme noire Héro, un peuple d'Afrique australe de l'actuelle Namibie. Ces trois histoires d'amour sont un prétexte pour décrire la mécanique génocidaire : celle des nazis allemands dans les années 1940 contre les juifs, les Polonais, les Tziganes, mais aussi celle de l'empire colonial allemand qui extermina les Héréros en 1904. Certains historiens considèrent qu'il s'agit du premier génocide du XXe siècle. Anouar Benmalek dévoile au fil des pages la résilience des victimes, l'impossibilité de croire que le pire va arriver. Le père de Karl ne cesse de répéter à sa femme que les Allemands ne peuvent pas être si inhumains, qu'ils ne peuvent être si «idiots», au point de se débarrasser des juifs alors «qu'ils ont besoin de main-d'œuvre». A la lecture de *Fils de Shéol*, on assiste, impuissant, à la mort lente de ceux qui ont le tort de ne pas être du côté des plus forts. ■



Fils du Shéol
de Anouar Benmalek

Editions Casbah, 410 p, 950 DA
Editions Calmann-Lévy, 320 p, 20 euros

PHOTO: THIBAUD STIPAL / OPALÉ / LEEIMAGE, EDITIONS CALMANN-LÉVY

Bonnes feuilles

Pologne, 1943

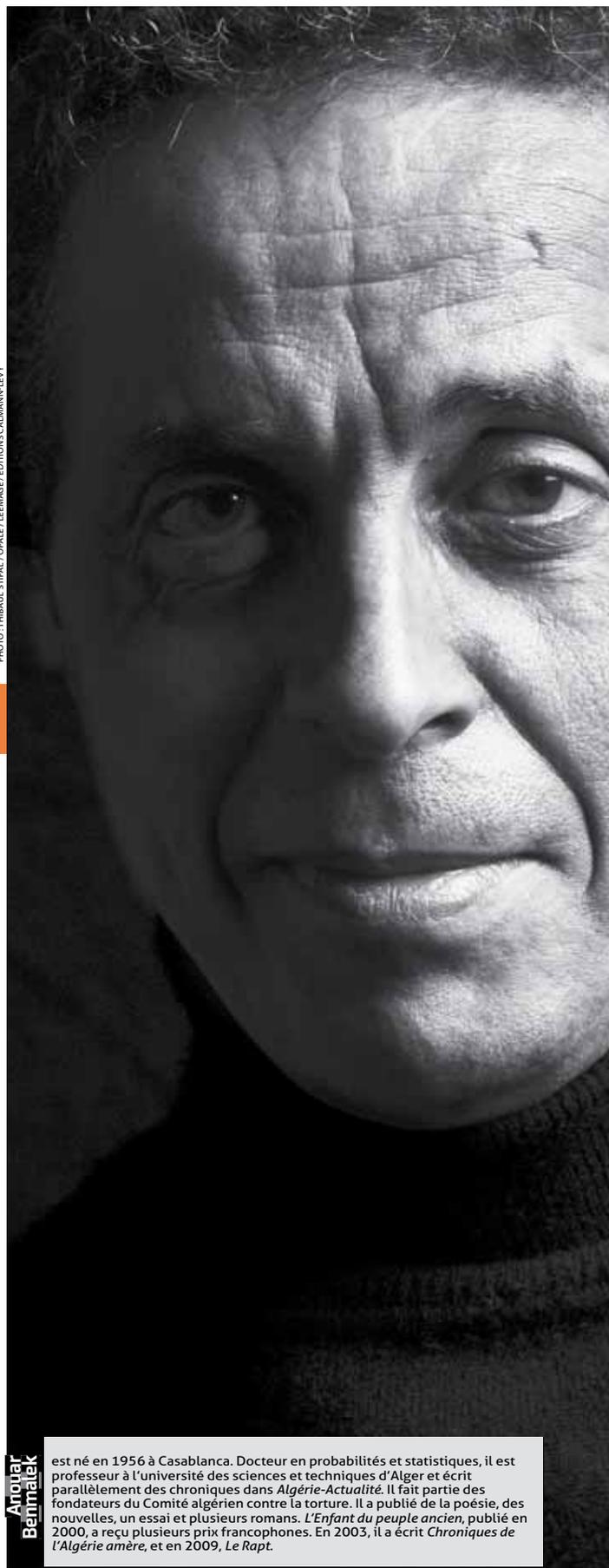
Quand les premiers voyageurs les plus faibles se sont écroulés, leur agonie a été étonnamment rapide. Leurs cadavres ont bientôt infecté l'air du wagon, lui-même déjà largement empuanti par l'urine et les excréments qui souillaient la paille jonchant le plancher. Et nous, les deux mioches, au contact immédiat de ces invraisemblables morts, avons pris brutalement conscience que l'univers dans lequel on nous avait engagés n'était plus régi par les règles habituelles de la vie en commun, et surtout pas par celles, si capitales dans nos familles juives, du quant-à-soi et de la pudeur : sans plus de gêne, pantalon bas ou robe relevée, chacun, homme ou femme, enfant ou vieillard à papillotes, a expédié sa crotte et sa pisse dans un récipient (ou même dans un chapeau pour ceux qui n'arrivaient pas à se retenir), avant de le passer de main en main d'un bout à l'autre du wagon et le vider à l'extérieur à travers l'unique ouverture.

Tout à la fois horrifiés par cet incroyable renversement du monde et émerveillés par la découverte de nos désirs, Helena et moi nous sommes réfugiés dans le coin le plus sombre du wagon. La gorge écorchée par l'eau qui nous manquait, l'estomac plus bas que les talons, nous avons joué au jeu muet et hypocrite du «je voudrais te toucher, non je ne te laisserais pas faire», mais sans jamais oser aller plus loin que la simple esquisse du geste. À un moment de trop grande hardiesse de ma part, elle m'a rabroué en me murmurant d'une voix rauque à l'oreille : «Je te tuerais si tu recommences, et puis nous n'avons pas l'âge pour ça, ce n'est pas parce qu'il y a des adultes qui le font sans honte dans le wagon que nous, on doit s'y mettre, on verra plus tard quand on deviendra de vrais amis !» Embarrassée par la promesse implicite qui lui avait échappé, elle a cherché une diversion en me demandant pourquoi j'étais le seul enfant sans famille dans le wagon. Qui donc avait payé pour moi le ticket de train et où se

trouvaient mon père et ma mère dont je parlais si peu ?

Pris au dépourvu, j'avais rétorqué assez sèchement que je devais me considérer comme un veinard puisque, selon elle, je bénéficiais du privilège de voyager aux frais des nazis. Mais, je la rassurais sur un point, mes parents, eux, étaient encore plus chanceux que moi car déjà en sécurité à l'étranger; nous nous étions entendus sur le fait que je les rejoindrais dès que je parviendrais à me glisser d'entre les mains de ces cheieus de soldats d'Hitler. Je n'ai pas avoué à Helena (j'aurais chialé sinon) que j'ignorais tout, en vérité, du sort de mon père et que, au contraire, je ne devinais que trop celui réservé à ma mère, prisonnière de la Schupo. J'aurais encore plus chialé si j'avais révélé à la fille aux nattes que j'avais juré à ma mère (sur sa vie !), du temps que nous étions encore libres, de ne jamais me laisser capturer par les nazis et leurs semblables. «Si cela t'arrive, avait-elle insisté, tu devras alors, de tout ton courage et de ton intelligence, tenter de leur échapper. Promets-moi sur ma vie de surmonter ta peur, mon fils, car il n'y a pas de risque plus grand que de rester entre leurs griffes, je le sens au plus profond de moi !» Fievreuse, elle m'avait pris les mains : «Ne pense qu'à toi, c'est comme cela que je serai sûre que tu penses à moi.»

J'ai ravalé un sanglot en simulant un raclement de gorge : jusque-là, on ne pouvait pas dire que j'avais réussi à tenir ma promesse! Exhibant le canif que j'avais gardé malgré la fouille, j'ai alors proposé à Helena, mi-railleur mi-sérieux, de s'évader avec moi à notre arrivée à la gare. Elle a souri en me montrant, résignée, le coin où s'était recroquevillée sa mère. «Merci quand même», a-t-elle chuchoté en me décochant soudain le baiser que je n'espérais plus. J'ai rougi comme un coquelicot imbecile.



Anouar Benmalek

est né en 1956 à Casablanca. Docteur en probabilités et statistiques, il est professeur à l'université des sciences et techniques d'Alger et écrit parallèlement des chroniques dans *Algérie-Actualité*. Il fait partie des fondateurs du Comité algérien contre la torture. Il a publié de la poésie, des nouvelles, un essai et plusieurs romans. *L'Enfant du peuple ancien*, publié en 2000, a reçu plusieurs prix francophones. En 2003, il a écrit *Chroniques de l'Algérie amère*, et en 2009, *Le Rapt*.



De l'amour et des génocides

Berlin, 1941-1942

Malgré ces avanies et son échec persistant à trouver du travail, Manfred s'efforce, par une sorte de bravade permanente, d'afficher une perpétuelle bonne humeur, au moins devant Elisa et leur fils — cette même bonne humeur qu'elle avait tant appréciée chez lui quand il la courtisait en Algérie et qui l'irrite parfois à présent tant il lui semble qu'elle lui sert plutôt à nier la réalité des périls les menaçant. Certes, il a accusé le coup à la mort de son père, supportant très mal son enterrement en catimini, sans le moindre accompagnement religieux et un cortège funéraire réduit à eux trois. À la sortie du cimetière, les avait attendus une femme à la tête dissimulée par un grand foulard, avec de la sueur sur les joues, épuisée d'avoir couru. Ils eurent à peine le temps de reconnaître l'ancienne garde-malade du grand-père et de recevoir ses condoléances essouffées qu'elle repartait, les traits crispés, effrayé sans doute par son imprudence.

Le bruit court que l'émigration deviendrait bientôt illégale, et que l'accès aux consulats ainsi qu'à certains quartiers de Berlin serait interdit aux Juifs. Quelque chose échappe à Elisa : d'abord les nazis ont tout fait — en les dépouillant largement au passage — pour pousser les Juifs à décamper d'Allemagne, et maintenant ils voudraient les garder de force dans leur précieux pays de chieurs de merde aryenne ? Dans quel but, puisqu'ils ont, par ailleurs, juré de purifier le pays de la «souillure juive» ? Luttant contre la sensation de plus en plus forte d'appartenir à une troupe de lapins idiots pris au piège, elle refait pour la millième fois des calculs pourtant d'une cruelle simplicité : même en excluant les frais de visa et la taxe de sortie du Reich, il leur manque encore une bonne part de l'argent du voyage vers l'Espagne ou le Portugal et, peut-être, de là, si les choses s'améliorent et s'ils trouvent du travail pour se replumer un peu, poursuivre vers l'Amérique latine. Sa chère Algérie aurait été la solution idéale, mais les autorités françaises d'Alger collaborent avec les nazis et refuseraient certainement l'entrée à un Juif allemand, à moins de le jeter directement en prison. Et peut-être même ne la considéreraient-ils plus comme française puisque devenue allemande après son mariage avec Manfred...

«Mon papa, comme tu me manques...» Elle a une boule dans la gorge au souvenir de ce père adoré, fou de son orchestre de musique andalouse, dont les intérêts passaient trop souvent avant ceux du magasin familial.

«Tu nous feras mourir de faim avec ton orchestre, Simon.» protestait la mère mi-figue mi-raisin devant la passion de son mari. Le père objectait sans se démonter que si son magasin d'outillage et de produits d'entretien s'occupait de nourrir leurs estomacs, l'orchestre, avec ses violons, ses ouds et ses flûtes, avait, lui, vocation à faire vivre leurs âmes ! Et puis — mais cela, il ne l'ajoutait pas tant on le lisait sans peine dans ses yeux brillants — cet orchestre, c'étaient aussi ses amis musiciens, comment aurait-il pu vivre sans eux, ces Juifs et ces Arabes qu'il connaissait tous, mais alors tous sans exception, depuis son enfance dans la partie la plus pauvre de La Casbah ? Il lui avait confié un jour que dans cette Algérie malade où les Européens

méprisaient tant les Arabes («Beaucoup, ma fille, beaucoup») que les juifs («Un peu moins, mais quand même...») et n'hésitaient pas à le montrer, ces rencontres autour de la musique araboandalouse étaient le seul moyen qu'il avait trouvé pour rapicéer à son échelle le tissu déchiré de sa chère Algérie.

Elle n'a plus revu son père depuis son premier départ pour l'Allemagne. Depuis un an et demi, elle ne reçoit plus de lettres d'Algérie. Quelqu'un lui a appris (ou l'a-t-elle su par elle-même dans un journal ?) que les Juifs d'Algérie, sur ordre des autorités locales, venaient d'être déçus de leur nationalité française, ravalés d'un seul trait de plume au rang de vulgaires indigènes — à l'instar d'Arabes sans droits, prend-elle conscience soudain avec un sentiment de répulsion effrayée. Dans la dernière lettre, son père assurait qu'il était en bonne santé malgré l'âge et les embrassait tous les trois avec une mention spéciale pour Karl, qu'il ne connaissait que par photographies interposées. Peut-être à cause de la censure, il n'évoquait pas du tout la situation des Juifs en Algérie et lui, qui n'était pourtant pas très croyant, avait terminé une lettre par un étonnant et sibyllin : partout Dieu n'aide évidemment que ceux qu'il aime. Connaissant son ironie douce-amère, elle avait deviné qu'il insinuait qu'en ce moment, des deux côtés de la mer, Dieu décidément ne portait pas en haute estime Ses brebis juives. Avec un soupir qui lui déchire à présent la poitrine, elle revoit son regard brusquement anxieux à l'annonce qu'ils partaient pour l'Allemagne rendre visite à son beau-père. Son père, qui lisait les journaux de la première à la dernière page («Sans sauter les annonces, se moquait-il de lui-même, parce que les Juifs ont toujours intérêt à se tenir au courant des affaires du monde, ce dernier leur voulant rarement du bien...»), lui avait appris qu'un certain Hitler venait justement d'y être désigné comme chef du gouvernement et que ce politicien ne se cachait pas de haïr les juifs, «Peut-être vaudrait-il mieux patienter en Algérie», avait suggéré le père, afin de voir comment les choses évolueraient en Allemagne, et tiens, il aiderait même son beau-fils Manfred à trouver un emploi, provisoire cela allait de soi, avec lui à l'orchestre (il avait ri), ou plus sérieusement, au magasin ou, mieux encore, chez un ami avocat. «Papa, tout ça, c'est de la politique, lui avait-elle répliqué avec légèreté d'abord, puis avec plus de gravité qu'elle ne l'avait souhaité, que ce Hit... je ne sais même pas comment tu le nommes... m'aime ou pas m'importe peu, ce qui m'importe c'est que, toi et mon mari, vous ne cessiez de m'aimer. Maman est partie depuis longtemps, et il ne me reste plus que vous deux sur terre !»

Surpris par l'apreté soudaine du ton de sa fille, le père était resté muet, jouant avec le bout de sa moustache pour dissimuler son désarroi. Luttant contre l'émotion, elle l'avait embrassé, ajoutant avec le même petit ton de justification qu'elle prenait, enfant, pour se faire pardonner une bêtise : «Et puis Manfred est allemand, et moi je suis son épouse, je dois le suivre, c'est la vie, papa.» Il avait commenté sombrement : «Oui, ma fille, c'est peut-être ça, la vie, mais elle est mal faite, la vie.»

Sud-Ouest africain, 1904

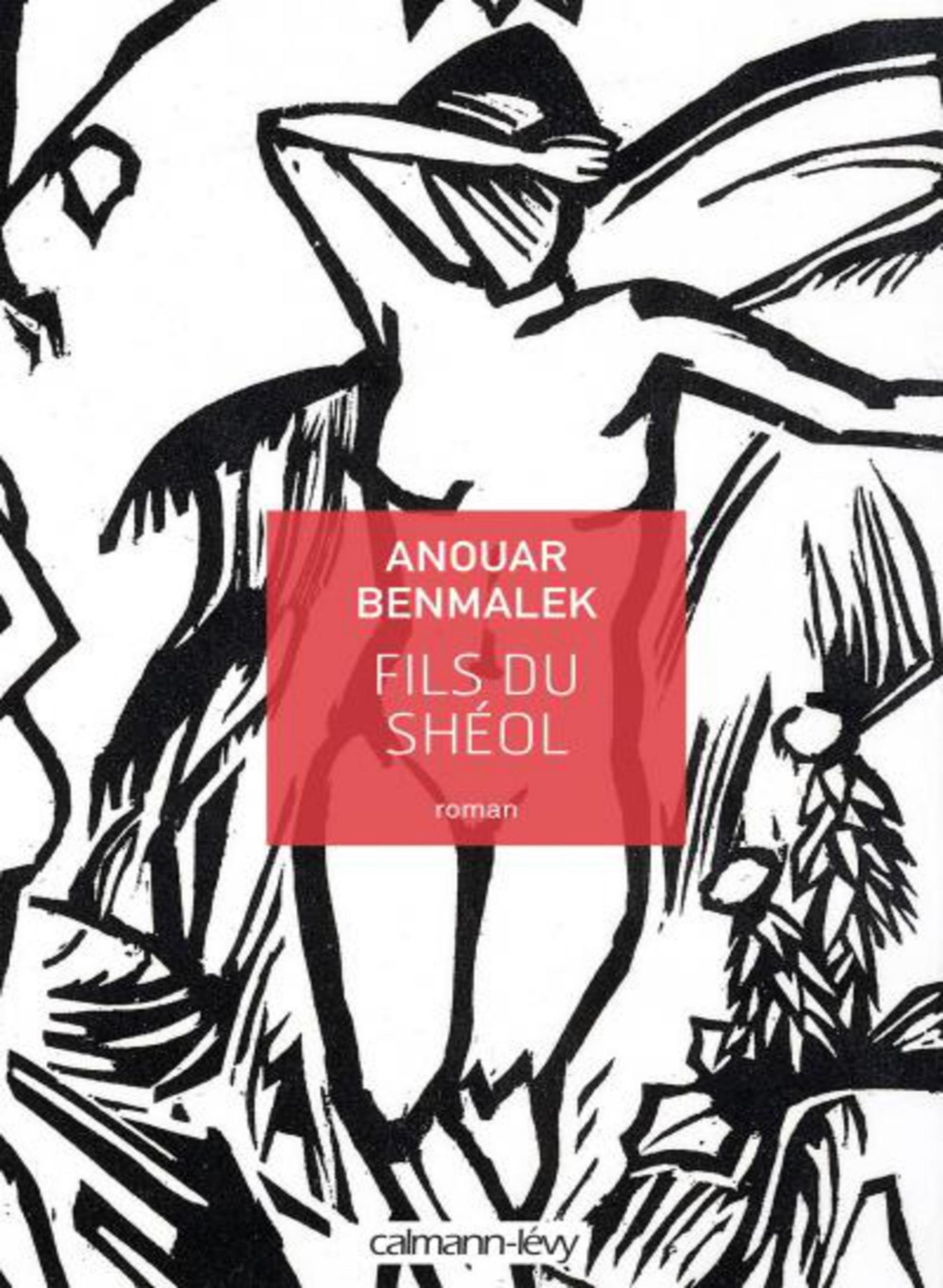
La femme nue enserra soudain sa tête entre ses mains, comme pour consolider la façade d'un barrage contre la vague de peine menaçant d'emporter sa raison.

«Oh, Ludwig, gémit-elle, j'ai l'impression qu'on m'a coupé la jambe droite, la jambe gauche (elle indiqua tour à tour chacun de ses membres), le bras droit, le bras gauche, les seins... le... (elle montra son vagin) ... Il ne reste plus que le crâne à décoller... Mais ça n'enlèvera rien à la douleur... Vous nous avez poussés à avoir honte de notre peau, à éprouver le remords et la terreur d'être ce que nous sommes... Oh, je vous maudis tous, vous les Allemands !» Une voix bégaya dans le cachot de la cervelle du soldat juif : «Mais, Hitjiverve, je... je refuse d'être allemand, c'est... c'est trop cher payé si c'est pour encourir ta haine !» Lui revinrent à l'esprit les paroles presque amusées de l'Obervetinari amoureux de poésie romantique allemande : «Le basard boit du schnaps, et parfois il s'enivre et fait n'importe quoi ! Là, il s'est débrouillé pour que vous vous toquiez de la seule personne que vous n'auriez pas dû croiser. Vous oubliez que nous sommes en guerre, soldat. Bon, c'est vrai que la nuit, une négresse nue ressemble diablement à une belle Lorelei des rives du Rhin. Mais seulement la nuit, mon ami, seulement la nuit ! Après, il y a le jour et le retour à la réalité et à ses ennus. Alors n'en faites pas un drame, Ludwig, l'existence des Héréros est devenue illégale au regard de nos lois, voilà, ils vont tous être tués, aussi vrai qu'il pleut ici plus rarement qu'à Berlin, et le monde les oubliera bien vite, ces épluchures d'êtres humains — et vous également, malgré votre cœur d'artichaut, je parie ma solde là-dessus. Parce qu'il y a une sacrée différence : ce n'est pas vous qui mourez, c'est eux ! Avec nos canons, nous leur ferons même payer comme bonus le typhus qui a ravagé nos troupes ! En fin de compte, cette guerre se résume à un simple massacre administratif : notre pays a besoin d'espace, et l'espace ici est occupé par des créatures sans utilité pour le reste du monde. Dans cette région, la mort se révèle être un facteur de progrès, car elle nous débarrasse des parasites noirs. Ne vous y trompez pas, le vrai amour pour l'humanité n'est rien de plus que l'amour pour la race blanche et, sans vouloir vous vexer, en particulier pour sa part aryenne. Pour l'heure, nous nous occupons des Héréros, ensuite, viendra, je vous l'assure, le tour des Hottentots, ces nègres de race jaune qui croient sauver leur peau en nous aidant à tuer leurs rivaux du Nord. Ces Cafres, on voit bien que l'intelligence n'est pas leur première qualité !»

Comme si elle avait entendu l'outrage muet, la femme échevelée pointa un doigt accusateur sur son amant. Aux commissures de ses lèvres sourdaient un peu de salive. Elle n'était plus belle, les sourcils bizarrement arqués sur deux yeux écarquillés par un mélange de peur et de répulsion.

«Que fais-tu ici, toi par exemple ? Ta seule présence signifie que tu es un pillard ! Et ne prétends pas que tu n'as pas choisi d'être dans ce pays. Ce n'est pas parce qu'on couche ensemble que je ne sais plus réfléchir ! Tu crois avoir plus de droits que moi sur cette terre parce que ton merdeux de Kaiser t'a fait traverser la mer avec des fusils et des canons ! La ferme et le bétail que tu convoites, tu les voleras à qui, en définitive ?»

Le regard figé par l'incrédulité, elle reprit son ressassement : «Vous avez gagné la guerre, pourquoi vouloir en plus nous rayer de la surface de la terre ? Nous dépouiller d'abord, nous tuer ensuite, les uns à la suite des autres... Tels des serpents venimeux, sans que personne ne réagisse ? Parce que nous avons la peau sombre ? Cela nous empêche-t-il de souffrir ? Comment est-ce possible ? Nous respirons donc pour rien, nous aimons pour rien, nous avons entassé des siècles pour rien ? Ah, c'est, c'est... injuste !» Et, là, comme il le prévoyait, elle éclata en sanglots, trébuchant en avant, comme se brisant en de multiples morceaux, et lui se trouva, ainsi qu'à l'accoutumée depuis que l'ensemble des garnisons allemandes avaient reçu confirmation écrite de l'ordre d'extermination des Héréros, absolument démuné de moyens — rationnels ou irrationnels — pour la consoler. Tel un vieil homme dont les articulations crient leur accablement, il se leva à son tour pour enlacer de ses bras la femme tombée à genoux. À côté d'un paquet de vieux numéros de l'*Afrika Post*, elle bredouillait, les yeux fermés, des sons incompréhensibles. Des sons avec clics. Des sons sans clics. Peut-être «maman». Peut-être «papa». Ou simplement un bredouillis sans signification concevable devant l'ampleur de sa détresse.



ANOUAR
BENMALEK
FILS DU
SHÉOL

roman

calmann-lévy

